

La guerre d'Indochine : la huitième campagne annuelle et la bataille de Dien-Bien-Phu

Autor(en): **Pergent, J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **ASMZ : Sicherheit Schweiz : Allgemeine schweizerische Militärzeitschrift**

Band (Jahr): **120 (1954)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-25218>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La guerre d'Indochine

La huitième campagne annuelle et la bataille de Dien-Bien-Phu

par J. Pergent

Die letzte Phase des Krieges in Indochina, vor allem die Kämpfe um Dien-Bien-Phu, besitzen auch nach Eintritt des Waffenstillstandes militärisches Interesse. Die nachstehenden Darlegungen enthalten aufschlußreiche Klarstellungen der Kämpfe des Jahres 1954 und der außergewöhnlichen Schwierigkeiten, die den französischen Streitkräften erwachsen. Red.

Depuis le déclenchement de la guerre froide, l'Union Soviétique a tour à tour fait tâter par ses satellites l'un ou l'autre pays ou région du monde occidental qu'elle estimait en être un des points faibles. Ce fut en Europe, la Tchécoslovaquie, la Grèce et Berlin; puis la résistance s'y étant organisée, en une seconde phase, elle parvint à conquérir la Chine, que l'aide américaine n'arriva pas à sauver; et enfin, aux flancs de ce vaste empire: la Corée, où les Etats-Unis durent déployer des forces considérables, une vingtaine de divisions ainsi que des moyens énormes, et où ils ne réussirent finalement qu'à rétablir l'équilibre initial, frisant même la catastrophe à s'aventurer aux confins sino-coréens (Yalu); puis l'Indochine.

Ces deux conflits coréen et indochinois, s'ils apparaissent avec une sorte de symétrie de part et d'autre de la Chine, présentent par contre des différences fondamentales à d'autres égards.

La Corée est une péninsule très caractérisée, d'environ 500 km de longueur jusqu'au socle continental et pouvant aussi bien être dominée par les puissants moyens aéronavals américains, que barrée par un «front» de quelque 200 km d'une côte à l'autre.

L'Indochine, si elle s'inscrit en partie dans une très vaste péninsule, n'en constitue pas moins une bordure du continent asiatique d'un développement de 1400 km environ et d'une largeur variant de 200 à 500 ou 600 km. La guerre s'y dilue sous toutes ses formes, du brigandage aux coups de main, infiltrations, rébellions; des soulèvements fomentés jusqu'aux opérations de guerre à formes primitives et maintenant à caractère semi-européen. Actuellement la moitié septentrionale du pays est plus ou moins menacée ou contaminée.

En Corée ce fut une agression brutale submergeant la zone méridionale qu'il fallut reconquérir. En Indochine la situation y est détériorée bien avant l'affaire coréenne, c'est-à-dire depuis la phase finale de l'implantation japonaise en 1944 et surtout 1945, où les puissances anglo-saxonnes, par une mesure dont la gravité n'apparut que beaucoup plus tard, y confièrent

le maintien de l'ordre aux armées... chinoises, précisément dans la partie du pays actuellement contaminée au plus haut point.

Les Français y retrouvèrent une situation sérieusement compromise, qui cependant pu être peu à peu redressée jusqu'en 1950, époque de la conquête de la Chine par les communistes. Ainsi dès lors, Corée et Indochine auront un point commun, pour ainsi dire le seul, celui d'être limitrophes d'un vaste satellite soviétique, et qui lui-même engendre d'autres satellites en une expansion en chaîne. En définitive en une dizaine d'années, l'affaire indo-chinoise a évolué en deux stades successifs: de troubles locaux ou régionaux à un conflit s'internationalisant et aggrandissant sa menace vers une des zones les plus importantes du globe, le bassin de l'Océan Indien.

★

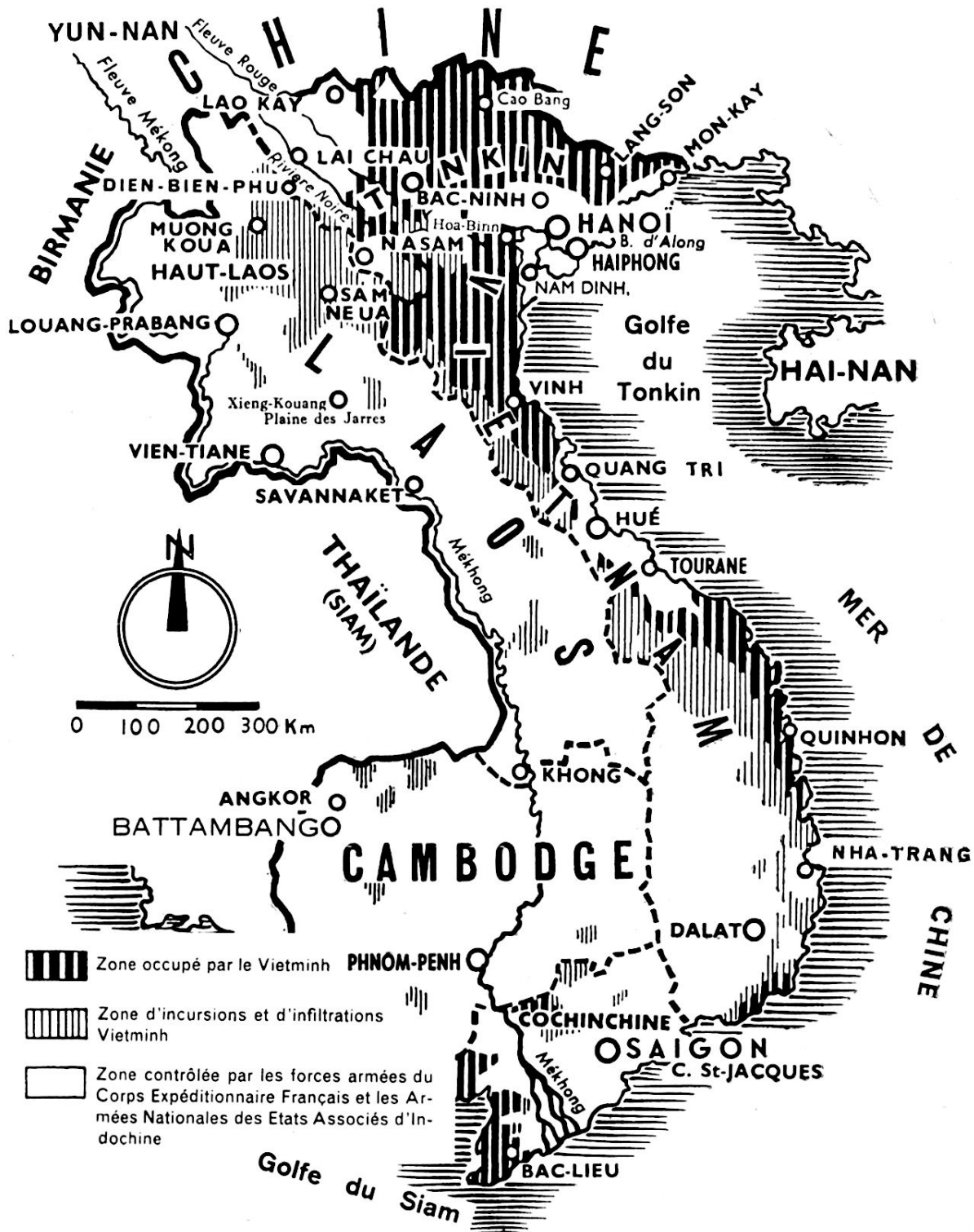
A l'opposé de la Défense Occidentale sur le théâtre européen, où les différentes tendances nationales se sont fondues au sein d'un organisme suprême, en Extrême-Orient et plus spécialement en Indochine, les points de vue diffèrent et divergent. Il n'y existe ni unité de concepts politiques, ni à plus forte raison unité de commandement découlant d'un Pacte comme celui de l'Atlantique-Nord (NATO).

L'Angleterre mène en Extrême-Orient un jeu particulier, une politique de balance entre les deux groupes rivaux du globe. Elle est la seule puissance à avoir conservé une base fortifiée sur sol chinois (Hong-Kong) et à avoir reconnu la Chine communiste. Mais elle a été tenue à l'écart de l'ANZUS (Australie, Nouvelle Zélande et Etats-Unis d'Amérique), seule réplique, de plus partielle, du NATO, pour la défense du Pacifique et qui prend appui pratiquement sur l'archipel japonais et la Corée du sud. De son côté et récemment, l'Angleterre a cherché à regrouper des pays autrefois sous son obédience directe: le groupement des six pays dits de Colombo (Ceylan), qui sont ceux de l'Océan Indien, tous d'ailleurs affichant des tendances neutres ou neutralisantes.

Les Etats-Unis ont axé leur système stratégique et leurs efforts militaires sur le Japon et la Corée. Leur ligne de défense du Pacifique ne s'étend normalement en bordure du continent-asiatique que jusqu'à Formose et les Philippines. Tandis que la zone britannique s'ouvre plus à l'ouest, à la péninsule de Malacca, avec à son extrémité la grande base navale de Singapour.

La France avec ses seules possessions d'Indochine, actuellement les «Etats Associés», se trouve exactement entre les deux systèmes anglo-saxons. Le premier, celui de l'Angleterre ignore ses difficultés, temporise ou cherche à concilier, et enfin s'efforce de freiner la résolution combative américaine.

Le second, celui des Etats-Unis, a été fort accaparé par le conflit coréen; pendant longtemps cette puissance a méconnu la gravité des affaires indo-chinoises. Toutefois peu à peu elle y a apporté son aide; mais on en peut dire également qu'elle a bridé les autorités françaises par des prises de positions politiques assez idéologiques ou des recommandations d'ordre militaire, réalisables derrière le «front» coréen, cependant les unes et les autres inadaptées aux conditions du pays et du moment.



Du côté de l'adversaire, le bloc soviétique a repris à son compte, mais uniquement par des voies terrestres, l'expansion vers le bassin de l'Océan Indien que les Japonais avaient conduite par la mer et par la terre. Ce n'est donc aucunement la hasard qui ait voulu que la poussée des satellites se soit produite au Tonkin (nord-Vietnam) et que le choc des forces en présence ait eu lieu à Dien-Bien-Phu, où les Japonais, avaient construit une piste et une base aériennes.

En effet, à un envahisseur venant du nord-est, seul le Tonkin, soit le Delta, soit le haut-pays (dénommé également haut-pays «thaï»), offre des voies d'accès. Plus au nord dans le Yun-nan chinois, la nature y est de plus en plus sauvagement montagneuse; les grands fleuves venus du Tibet, très encaissés, constituent des barrières infranchissables, de plus orientées d'une manière générale du nord au sud.

Le Tonkin est ainsi le point de passage obligé. Le Delta, excessivement peuplé et riche, région vitale (s'inscrivant dans un triangle dont les trois côtés sont: Haïphong-Hanoï, face au nord; le Day, embranchement du Fleuve Rouge face à l'ouest; et la mer, commande la côte. Le haut-pays présente quelques voies d'accès, d'ailleurs difficiles, vers le Haut-Laos. Luang-Prabang, capitale du Laos et Vien-Tiane, plus au sud, toutes deux sur le cours du Mékong, sont les positions-clé vers le Siam (Thaïlande) et la Birmanie. La distance vers le Golfe du Siam y est notablement plus courte que par la longue côte indochinoise.

L'importance stratégique de cette zone tonkinoise et laotienne éclaire tout le problème et constitue la trame de cette guerre indochinoise, se décomposant elle-même en une foule d'opérations.

Les opérations de guerre

Jusqu'en 1950 il s'agit surtout d'une action de pacification. Des troubles subsistent dans de nombreuses régions, surtout dans le Nord-Vietnam. Les Français parviennent à reprendre les centres et contrôler les voies de communication, tandis que la rébellion sévit dans les campagnes. Des points fortifiés plus ou moins importants, des postes ou même de simples tours de garde tenus par quelques hommes, sont installés, que des unités mobiles relient de temps à autre assurant leur ravitaillement. Ce n'est donc aucunement une guerre dans le sens européen, ni même coréen, mais bien des opérations du type colonial.

Cependant durant les années qui suivirent le conflit mondial, la France est démunie de moyens; son industrie de guerre est paralysée ou reconvertie pour subvenir aux énormes besoins de la reconstruction de la nation. L'armement qui peut être envoyé en Indochine est toujours insuffisant. Le côté

tragique de l'affaire indochinoise réside en ce que la rébellion suscitée et attisée par l'extérieur a nécessité d'année en année des moyens supérieurs à ceux existants sur le moment; et ceux-ci, quoique en constante augmentation, ont toujours été dépassés par des besoins accrus. Si durant les premières campagnes l'armée française avait disposé des moyens actuels, nulle doute que la révolte eut été réprimée d'une manière pour ainsi dire définitive.

En outre cette guerre va coûter de plus en plus cher. De un milliard de francs par jour à peu près (300 milliards annuellement), elle atteindra peu à peu les deux milliards quotidiens, actuellement un peu dépassés (plus de 700 milliards par an, auxquels il y aurait encore lieu d'ajouter des sommes supportées par d'autres budgets que ceux de la Défense Nationale). Ces chiffres sont élevés, car d'une part cette guerre n'est faite qu'avec des militaires de carrière, et d'autre part, outre l'emploi de matériels coûteux, de nombreuses installations ont dû être construites.

A partir de l'automne 1950, la guerre prend une ampleur inquiétante. La Chine est devenue communiste. Le Vietminh, mouvement dissident, d'ailleurs déjà soutenu par la Chine nationaliste, passe au communisme soviétique. Ses partisans, souvent des bandes d'hors-la-loi, vont être fondus en une armée et instruits en Chine, à proximité de l'Indochine. Cet appui et l'aide chinoise en matériels se feront de plus en plus ouvertement. Tel est le grave résultat de la perte de la Chine nationaliste, qu'ont soutenue en vain les Etats-Unis, pour l'Indochine cela ayant autrement d'importance que la stabilisation obtenue par la suite en Corée.

En octobre 1950 éclatent les premiers revers sérieux. Deux colonnes françaises opérant dans la région orientale du Tonkin, entre Caobang et Langson, sont anéanties après des combats très durs sur la seule route en pleine jungle. Toute cette région doit être abandonnée.

Au début de 1951, le Général de Lattre reprend la situation en main, fortifie la zone du Delta et brise net une attaque générale du Vietminh. Un répit est obtenu qui permet une certaine consolidation. A l'automne le Corps Expéditionnaire lance une opération réussie sur Hao-Binh en dehors du réduit du Delta. On verra qu'à chacune des années suivantes, le commandement tentera de mêmes opérations de dégagement et chaque fois plus loin vers le nord, dans le haut-pays. Car on sent que, barré vers le Delta, le Vietminh recherchera à y étendre son action pour s'y frayer un passage vers le Mékong et le Siam. Ainsi le commandement sera toujours préoccupé par le double souci de tenir le Delta, autour duquel et à l'extérieur duquel les infiltrations se multiplient, et à interdire l'accès du haut-pays et du Haut-Laos, dont les populations sont remarquablement attachées et fidèles à la France.

En février 1952, après la mort du Maréchal de Lattre, sous un nouveau commandement, Hao-Binh est évacuée et l'on s'efforce d'effectuer des nettoyages sérieux du Delta et son pourtour. A l'automne le Vietminh dirige ses attaques dans le haut-pays thaï. Il parvient jusqu'à Sonla (nord de Nasam). Pour arrêter sa progression un camp fortifié est activement créé à Nasam; des parachutistes et le ravitaillement y sont largués en une préfiguration de Dien-Bien-Phu. Les unités du Vietminh échouent dans leur assaut du camp et disparaissent vers le nord. Elles entreprennent une nouvelle offensive en avril 1953 amenant l'évacuation de Sam-Neua, au nord de la plaine des Jarres. Mais le Vietminh n'ose s'y aventurer tant que subsiste sur ses arrières la forteresse de Nasam. Et de même il «s'évanouit». Le haut-pays est en grande partie réoccupé.

Alors s'ouvre une nouvelle phase qui verra, amplifié, le même balancement entre le Delta et le haut-pays, avec une intensification des infiltrations et pressions internes, ce qui a été appelé le «poussissement».

La campagne de 1953-1954 et le siège de Dien-Bien-Phu

Les conditions générales de la guerre se sont aggravées, modifiées également. Il intervient un nouveau changement de commandement par le jeu de la relève. Le gouvernement français et le nouveau chef, le Général Navarre, doivent se tourner de plus en plus vers les Etats-Unis pour obtenir un allègement des charges financières écrasantes de la guerre et l'envoi de moyens matériels de plus en plus puissants. Les Américains accordent un concours substantiel; pour la première fois leur participation dépasse nettement celle de la France, réduite à moins du tiers du total. Mais les forces françaises sont utilisées à l'extrême, en Europe pour faire face au programme du réarmement «atlantique», et en Indochine, où sont absorbés par un jeu incessant de relève cadres et spécialistes et où sont fauchées plusieurs promotions de jeunes Saint-Cyriens.

Le plan prévu pour la campagne de 1953-1954 reposait sur deux postulats: développement et utilisation accrue des armées des Etats Associés, dont la charge va incomber entièrement aux Etats-Unis; activité opérationnelle plus élevée du Corps Expéditionnaire avec l'intention de rechercher la bataille, où jouera la supériorité de ses moyens matériels, et étant lui-même libéré des missions secondaires confiées aux armées des Etats en question.

D'emblée on peut dire de ce «plan Navarre», dont on a beaucoup parlé, qu'encore une fois les moyens, quoique notablement augmentés, ont été à peine suffisants. D'ailleurs de leur propre aveu les Américains ont révélé que ce qu'ils envoyaient en Indochine n'a jamais dépassé le 10 % de ce qu'ils

expédiaient en Corée durant de mêmes laps de temps. De son côté l'adversaire, de plus en plus soutenu par le bloc soviétique, n'a pas manqué d'accroître ses armements. C'est donc une course aux armements. Le Vietminh aligne maintenant au moins sept divisions, très aguerries, excessivement sobres, passées maîtres dans l'art des ruses de guerre, et enfin aussi bien durement commandées qu'étroitement surveillées et fanatisées par des commissaires politiques. Ces divisions sont essentiellement formées d'infanterie dotée d'un armement moderne, et soutenues par une certaine masse de mortiers et d'artillerie légère, à laquelle va s'ajouter de l'artillerie lourde et de la D.C.A., elles-mêmes groupées en une division d'artillerie. Il ne manquera que des chars et de l'aviation. Déjà se développent des trains considérables de camions russes pour le ravitaillement en munitions, au point que des pistes doivent être construites et entretenues.

En outre le Vietminh double ses forces d'une masse d'irréguliers, formations régionales, locales, presque toujours clandestines, opérant de nuit et tapies de jour dans des souterrains en dessous de villages paraissant pacifiques. Des régions entières sont tenues également dans la crainte des émissaires du Vietminh, qui prélèvent des récoltes et des hommes, ou des otages.

Les forces du Corps Expéditionnaire, sur la foi d'une participation plus élevée des nouvelles armées des Etats Associés, ont été diminuées pour cette nouvelle campagne de 8000 hommes et les «supplétifs» de 7000. Le premier compte 180 000 hommes et les seconds 51 000, constituant un ensemble de 231 000 hommes d'excellentes troupes de métier, formées de coloniaux de la métropole et d'outre-mer; de parachutistes; de Légionnaires et de Tirailleurs nord-africains. Les «supplétifs» sont des éléments indochinois versés proportionnellement aux effectifs dans toutes les unités quelles qu'elles soient et les «jaunissant», selon l'image en vogue; or ces éléments se sont toujours révélés d'une valeur égale à celle de leur troupe. – Cette diminution du Corps Expéditionnaire semble bien être restée théorique en raison de la gravité de la campagne en cours; même avant Dien-Bien-Phu, de nouveaux renforts ont été envoyés et après la campagne le gouvernement se voit obligé de demander au Parlement un crédit supplémentaire d'une cinquantaine de milliards de francs, croit-on.

Toutes les armes sont représentées dans le Corps Expéditionnaire, avec prépondérance d'une infanterie que le souci de sa mobilité a fait organiser en des unités à effectifs peu élevés. Puis viennent l'arme blindée et l'artillerie; enfin l'aviation a été renforcée dans toute la mesure du possible et même en faisant appel dans les moments de crise à l'aéronavale, dont le personnel et le matériel est mis en commun avec celui de l'armée de terre; et même encore à l'aviation civile de transport. De 400 appareils en fin 1953, les forces

aériennes sont passées à plus de 600 en mai 1954, sans compter les ultimes renforts américains au cours de la bataille. – En outre des unités maritimes coopèrent sur les côtes et les fleuves, disposant de leurs propres commandos de débarquement.

En raison de la diversité des missions opérationnelles, le Corps Expéditionnaire n'est pas formé de divisions organiques, mais il est constitué, répondant à des besoins variés, de Groupes Mobiles – selon la tradition de l'Armée d'Afrique – de forces inégales. Cependant d'une manière générale les mêmes unités, bataillons d'infanterie, groupements blindés ou groupes d'artillerie, ayant l'habitude d'opérer en commun, entrent dans la composition d'un même Groupe Mobile. C'est plutôt leur renforcement qui varie au gré des situations; ou la réunion de plusieurs Groupes Mobiles en une plus forte unité opérationnelle.

Les nouvelles armées des Etats Associés doivent atteindre sept divisions. Certaines unités se sont brillamment comportées, mais la masse est amorphe, peu sûre et sujette aux effets d'une campagne de xénophobie, si bien que leurs cadres hésiteraient fort à utiliser les méthodes d'entraînement et d'endoctrinement du Vietminh. Et surtout les cadres supérieurs, recrutés parmi les notabilités, sont encore très insuffisamment formés, quoique très imbus de leurs pouvoirs; le concept d'indépendance trop hâtivement appliqué à la demande des Américains, empêche le lent travail nécessaire de sélection.

En résumé les forces du Corps Expéditionnaire et des Etats Associés sont supérieurs numériquement à celles du Vietminh et nettement supérieurs au point de vue des moyens modernes. Par contre le Vietminh dispose du terrible avantage de ses infiltrations et de ses méthodes éhontées de pression sur les populations.

A la fin de l'été 1953 l'application du *Plan Navarre* débute favorablement par l'évacuation minutieusement préparée de Nasam, afin de récupérer des forces opérationnelles; ainsi que par un raid très hardi de parachutistes à Langson en pleine zone de dissidence, où sont détruits des approvisionnements ennemis; une opération venue de la mer et comportant des éléments des trois armes – mer, terre et air – recueille sans perte les parachutistes. – Puis de très grosses opérations sont montées qui dureront pratiquement jusqu'à la fin de l'année. L'une dénommée «Mouette», réunissant de nombreux Groupes Mobiles en deux «Divisions de marche» et un Groupement blindé, opère dans le Massif calcaire, immédiatement à l'ouest du Delta, région de très fortes infiltrations ennemies. Des résultats appréciables sont obtenus.

Cependant durant ce début de campagne, le Vietminh inaugure la tactique particulière d'attaquer uniquement les positions et postes tenus par les

troupes des Etats Associés; souvent celles-ci lâchent pied. Il faut y pourvoir. Une autre très forte opération doit procéder à un nettoyage en règle à l'intérieur du Delta et replacer les unités vietnamiennes maltraitées, puis duement reconstituées.

Toujours durant l'automne, le commandement français lance une autre opération sur le cours moyen du Mékong dans les parages du nord de Savannaket; elle se heurte en un curieux chassé-croisé à une opération adverse, qui tente de prendre pied dans cette partie centrale du Laos afin surtout d'obtenir la libre disposition du fleuve. – Une autre opération française basée sur Quang-Tri coopère au dégagement de cette région. Enfin plus au sud, une forte action française, dénommée «Atlante», à moyens maritimes, s'efforce de rétablir le contrôle sur la côte entre Tourane et Quinhon. D'autres opérations de moindre importance sont menées dans le Sud-Vietnam et au Cambodge, région de faible dissidence où la situation se raffermi.

Mais en fin d'année et surtout dès janvier 1954, presque toutes les zones de combat des régions les plus menacées entrent en pleine activité les unes après les autres. Les unités infiltrées du Vietminh surgissent à nouveau du Massif Calcaire et même de l'intérieur du Delta. L'intensité de la lutte n'avait jamais encore atteint ce degré. Manifestement le Vietminh tente un effort ultime. Il apparaîtra plus tard, semble-t-il, qu'il a voulu en tout cas fixer le plus possible de forces françaises aux alentours du Delta, à défaut d'avoir pu enlever celui-ci. Toutefois entretemps, il a préparé une nouvelle offensive.

Il s'agit encore du Haut-Laos. Dès le mois d'octobre ses mouvements sont signalés dans le haut-pays «thaï», qui résiste appuyé par des parachutistes français. Cependant la pression s'accroît fortement. La région entre Laokay et Laichau doit être évacuée, ainsi que cette dernière localité. Le 20 novembre les premières unités françaises sont larguées à Dien-Bien-Phu, où sont recueillies celles retraitant du nord, de même que les combattants «thaï». Alors insensiblement la lutte va se cristalliser durant cinq mois autour du camp retranché qui y est aménagé. Le Vietminh y concentrera la majeure partie de ses forces actives et les meilleures, cinq divisions sur sept; et les Français y consacreront 14 000 hommes, la valeur de deux petites divisions, mais toutes troupes d'élite.

En une première phase le Vietminh se borne à investir d'assez loin le camp avec deux divisions, ceci semble-t-il uniquement à ce moment pour lui permettre d'entreprendre une offensive-éclair contre le Haut-Laos, devant se lier à celle engagée sur le cours moyen du Mékong, dont il a été fait mention. – L'intérêt s'étant reporté par la suite sur Dien-Bien-Phu, il n'a pas été prêté suffisamment d'attention au fait que le Vietminh, et cer-

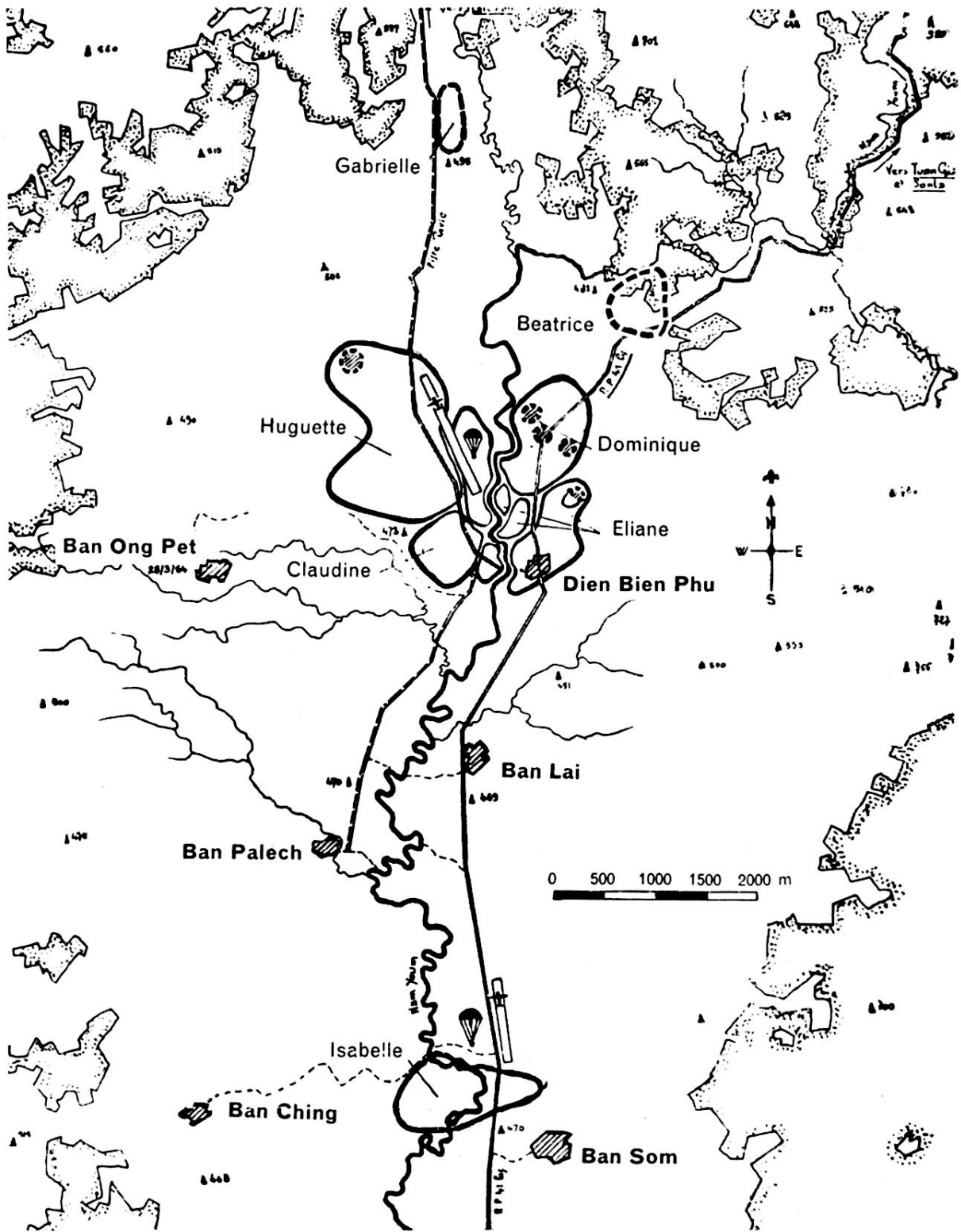
tainement derrière lui le bloc soviétique, ont tendu irrésistiblement vers cet objectif stratégique du Mékong à son cours moyen, notamment à Vientiane, où serait tournée la défense du Tonkin.

Ainsi, durant la première phase de l'investissement de Dien-Bien-Phu, une division du Vietminh, renforcés d'autres éléments, tente une marche forcée en direction de Luang-Prabang et parvient au début de février 1954 à une dizaine de kilomètres de cette capitale du Laos, après avoir bousculé les quelques forces franco-laotiennes présentes. L'alerte est vive et la situation très grave même. Cependant les forces de la défense se sont regroupées en deux points menaçant les communications de l'agresseur. Le Laos sous la conduite de son vieux Roi a fait face au danger. Subitement la division du Vietminh disparaît, son coup de surprise manqué et de plus l'action plus au sud sur le moyen Mékong ne progressant pas.

En définitive le Vietminh a échoué dans sa tentative en force contre le Delta et dans son raid contre le Laos. Or il lui faut coûte que coûte un succès avant la Conférence de Genève qui va s'ouvrir très exactement – les diplomates ne s'en sont peut-être pas aperçus à temps... – à la fin de la campagne, c'est-à-dire quand commencent les pluies de la mousson. Il paraît fort probable que sans cette éventualité il n'aurait pas fait massacrer 25 000 hommes environ de ses divisions d'élite. Ainsi s'explique l'acharnement extraordinaire de la bataille de Dien-Bien-Phu.

De fin novembre 1953 jusqu'au début de mars 1954, outre une activité de reconnaissance, le camp retranché est mis fébrilement en état de défense. Le terrain est déboisé, aussi bien pour avoir du bois d'œuvre que pour dégager les champs de tir. Et les fourrés sont brûlés. Le camp est construit dans le fond de la vallée, de part et d'autre de la rivière Nam-Youm, à l'intersection d'une route « provinciale » (No. 41) venant d'Hanoï et de Sonla, puis retournant au sud-ouest vers le Haut-Laos; et d'une piste dite de Pavie ou de l'opium, allant vers le haut-pays « thaï » et la Chine. A la fourche de ces deux voies se trouvent la piste aérienne et le terrain de largage, qui seront presque entièrement englobés dans les défenses.

La partie centrale du camp est constituée par quatre centres de résistance, formés eux-mêmes de points d'appui (de compagnies). Le pourtour du camp a un développement d'au moins une douzaine de kilomètres. Au centre un réduit et le P.C. du Colonel de Castries, commandant le camp. D'immenses réseaux de barbelés sont édifiés extérieurement et en cloisonnements intérieurs. A part quelques parties légèrement surélevées, le terrain est plat, au fond d'une cuvette (voir les différentes altitudes portées sur le croquis). – En outre sont créés trois centres de résistance isolés: un (Gabrielle), à deux kilomètres au nord, sur la piste; un autre (Béatrice), à un km



au nord-est sur la route; tous deux à une altitude un peu supérieure; enfin, un troisième centre de résistance (Isabelle), à quatre km au sud sur la route, disposant d'un terrain d'aviation de secours. Enfin deux postes isolés, tenus par deux bataillons thaïs, couvrent la face ouest; ils n'auront qu'une existence éphémère.

Contrairement au Vietminh, qui ne fera que concentrer le maximum de ses forces autour du camp investi et comblera ses pertes massives par des éléments régionaux ou des recrues à peine instruites, la garnison francovietnamienne ne sera pas augmentée, mais maintenue à peu près à son niveau du début, jusqu'à la dernière semaine – tant que les largages auront été possibles. Il est à noter que tout a été amené par parachutages, troupes, matériel et le ravitaillement (plusieurs centaines de tonnes). C'est certainement la première bataille de ce genre qui se livre ainsi en totalité, pour un des combattants, à l'extrémité d'un pont aérien. Les plus grandes opérations de parachutage de la dernière guerre n'avaient duré que quelques jours et en Corée une division américaine encerclée avait été évacuée par hélicoptères.

★

La garnison a compté près d'une vingtaine de bataillons d'infanterie, y compris les deux bataillons thaïs. Toutefois des unités d'autres formations sont venues en renfort, ce qui a fait supposer que le chiffre des bataillons avait été plus élevé. Cette infanterie a la même composition que celle indiquée précédemment, avec prépondérance de parachutistes, sept bataillons, dont un vietnamien. Le commandement comportait un état-major de « zone opérationnelle », plusieurs commandements de Groupes Mobiles, trois compagnies de Q.G., de commandement et de transport. L'artillerie comportait un organe de commandement, trois groupes, plus un régiment léger aéroporté, une formation d'instruction vietnamienne et un groupe anti-aérien. Un détachement d'une dizaine ou plus de chars moyens, qui participèrent à toutes les contre-attaques. Le génie était représenté par deux bataillons et des unités isolées; les transmissions par des éléments de deux bataillons; l'arme du matériel par une compagnie de réparations et une de munitions. Tous les services y avaient des éléments: essences, intendance, santé. Puis un détachement de gendarmerie et une légion de marche de gardes républicains.

Au total cette garnison peut se comparer à une grosse division, très fortement charpentée en infanterie, pourvue faiblement en artillerie, et très faiblement en engins blindés. De plus elle disposait en propre d'un groupement mixte d'aviation d'intervention, de quelques appareils d'observation d'artillerie, de plusieurs hélicoptères sanitaires; en tout près d'une vingtaine d'appareils, en y comptant ces derniers. Mais elle disposera surtout du concours d'une aviation assez puissante opérant des bombardements massifs à la bombe et au napalm, dont cependant la faiblesse proviendra de l'éloignement de ses bases (Hanoï à 300 km) empêchant une rotation accélérée aux moments de crise.

Le déroulement de la bataille

Après presque quatre mois d'investissement du camp, la bataille proprement dite débute le 13 mars. Aussitôt sont mis en lumière du côté du Vietminh deux points qui prendront une importance considérable.

Premièrement le commandement adverse a fixé des procédés d'approche dont il faut admettre qu'ils peuvent être valables dans toute autre guerre. Il l'a fait car il avait à se prémunir d'une aviation maîtresse de l'air et seule à opérer. Il s'agit d'une progression par tranchées et boyaux recouverts de terre au fur et à mesure de leur avancement. A cet effet, dans les parois sont aménagées des gorges ou rainures dans lesquels viennent s'encastrent des perches et des nattes. Ces tranchées presque toujours creusées de nuit, deviennent de vrais tunnels; lorsqu'elles sont découvertes le matin, il est souvent trop tard pour les contre-battre efficacement. Toutes approchent au plus près des réseaux de barbelés. Au moment de l'assaut des charges au plastique y sont lancées au moyen de longues perches de bambou. Enfin, toujours de nuit, des travailleurs vont creuser des trous et des tranchées dans le no man's land afin de faciliter une progression ultérieure et une occupation du terrain.

Secondement le Vietminh dévoile peu à peu une artillerie insoupçonnée, et sans qu'on sache qu'il disposait de gens capables de s'en servir. De toute évidence il s'agit d'un appoint de valeur apporté par la Chine, qui à chaque phase nouvelle de la guerre, y participe davantage par un enchaînement inévitable. Les pièces sont excessivement bien enterrées et elles sont constamment changées d'emplacement. Outre des mortiers légers et lourds et des canons de 75, sont apparus des obusiers de 105 et de 155; de plus, un nombre considérable de batteries de D.C.A. dont plusieurs auraient été pourvues de radar. Des estimations ont fixé approximativement les tirs du Vietminh pendant le siège à 40 000 coups de pièces d'artillerie, 100 000 ceux des mortiers et 60 000 ceux de la D.C.A. Par moments les densités de tir ont été aussi élevées que durant certaines batailles des guerres mondiales.

★

La première attaque ennemie a porté contre les deux centres de résistance isolés au nord et au nord-est du camp, qui avaient été au préalable complètement enserrés de tranchées souterraines. Des combats furieux s'y livrent, mais les 14 et 15 mars, ces résistances sont submergées et une partie des défenseurs peuvent se replier sur le camp. Celui-ci est immédiatement attaqué en forces. De vigoureuses contre-attaques avec blindés brisent net l'élan de l'adversaire; l'aviation intervient par des bombardements massifs;

le napalm creuse des vides effroyables dans les rangs serrés de l'assaillant. Il faudra alors une quinzaine de jours à celui-ci pour aborder le camp par sapes et tranchées couvertes.

Le 30 mars le Vietminh déclenche une nouvelle attaque générale mettant en œuvre d'énormes effectifs en vagues successives qui déferlent avec acharnement sur les deux cornes nord-ouest (Huguette) et nord-est (Dominique) du camp, c'est-à-dire dans la même ligne que le premier assaut. Pendant plusieurs jours des contre-attaques permettent de réoccuper certains points d'appui entamés. L'ennemi s'obstine entre ces deux cornes du camp pour essayer d'atteindre la piste d'aviation, qui est bouleversée par les tirs d'obusiers et d'artillerie. Pendant la première quinzaine d'avril la situation n'est pas mauvaise, même favorable. Le commandant du camp mène une défensive très active, avec une artillerie et des moyens de contre-attaques chars et réserves, d'infanterie encore intacts. De plus l'aviation occasionne des pertes considérables à l'assaillant, toujours par l'emploi du napalm, les bombes étant plutôt réservées aux destructions d'ouvrages et à l'artillerie adverse.

Toutefois durant la seconde quinzaine du mois la situation se détériore peu à peu. L'assaillant a étendu sa zone d'assaut sur les deux faces ouest de Huguette et est de Dominique, obligeant le défenseur à disséminer ses réserves. Les points d'appui les plus bouleversés doivent être abandonnés. Enfin l'ennemi met en action de nouveaux moyens d'artillerie et surtout poursuit inlassablement son travail souterrain d'approche, parvenant à ce qui a été appelé «l'étouffement» des défenses. Il arrive à prendre pied sur une partie de la piste d'aviation, où il gagne insensiblement du terrain. L'espace des parachutages se rétrécit gravement et il est au fur et à mesure entouré de champs de mines. Mais quelques renforts et du ravitaillement parviennent encore, les avions multipliant leurs passages sur le camp pour larguer leurs charges avec le maximum de précision.

En fin de mois intervient une accalmie. L'ennemi rameute tous les éléments dont il peut disposer pour reconstituer ses unités décimées. Malgré les prodiges de vaillance de ses troupes d'élite, le commandant du camp – nommé Général – est obligé de resserrer son dispositif. Il en ressoude les différentes parties qui deviennent jointives. Une nouvelle répartition des unités et des ouvrages enchevêtrés doit être opérée. Le camp n'a plus que la moitié à peine de sa superficie initiale, ses côtés variant de 800 à 1200 mètres. Une nouvelle cohésion est obtenue mais la défense sera toute statique, sans plus aucune possibilité de manœuvres et de contre-attaques. L'aviation, les chars et même l'artillerie du camp ont été en grande partie détruits. Au sud «Isabelle» peut encore intervenir par quelques tirs. En outre la saison des



Détails de l'organisation défensive à proximité de la rivière Nam-Youm, qui traverse le camp. Un abri et un boyau en zigzag.



L'hélicoptère sanitaire en vol. Des abris d'où émergent des antennes sont puissamment protégés; la jeep est en partie entrée en terre.

pluies de la mousson est à son début; l'activité de l'aviation va forcément en être très réduite et imprécise, tandis que parviennent en Indochine des renforts importants en personnels (près de 2500 pilotes et mécaniciens) et en appareils américains. Et le nombre des volontaires de toutes les unités d'Indochine ne cessent de s'inscrire pour être parachutés...

★

La troisième attaque générale débute le 2 mai, après un nouveau resserrement des antennes souterraines et un déluge de feu de pièces de tous calibres. Les attaques se sont étendues encore plus au sud (Claudine et Eliane). L'assaut lui-même est précédé de «vagues-suicide»; c'est-à-dire de masses d'hommes serrés au coude à coude; ils ne peuvent dans ces conditions combattre normalement, mais ils tombent par grappes dans les barbelés et sont suivis par d'autres vagues jusqu'à épuisement des munitions des armes de la défense. Pendant cinq jours deux attaques principales marchent ainsi à la rencontre l'une de l'autre; de l'est, vers une élévation d'Eliane, qui est la position-clé; de l'ouest, sur le réduit central et le P.C. après le franchissement de la rivière.

Le 7 mai au soir la position était submergée, les défenseurs ayant épuisé tous leurs moyens et bien que quelques îlots de résistance subsistent encore.

Le centre de résistance du sud, «Isabelle», relativement préservé, quoique son artillerie ait été neutralisée les derniers jours, tente une sortie qui se heurte à des barrages. Un combat s'ensuit dont seuls quelques hommes purent se dégager. Dans la mêlée les «Viets» surgirent à l'intérieur des défenses.

Les pertes françaises sont évaluées approximativement à 4000 hommes dont le tiers de tués; et 8000 hommes faits prisonniers sur leurs emplacements du champ de bataille.

On peut certes imaginer, si les moyens d'aviation avaient été doubles ou triples, et la saison moins avancée, de nouveaux parachutages pour renforcer considérablement «Isabelle», ainsi que créer une chaîne de résistances vers le Haut-Laos, où une colonne française (Colonel de Crève cœur) opérait à quelque cinquante kilomètres dans la jungle... Toutes ces conditions remplies, l'opération n'aurait pas été impossible. Mais dans celles du moment toute tentative de secours n'aurait fait qu'ajouter de nouveaux sacrifices à ceux qui ne s'élevaient malgré tout – aussi douloureux soient-ils après une défense d'un tel héroïsme et d'une telle grandeur face au monde communiste – qu'à 6 % du Corps Expéditionnaire. Ce n'est donc pas un désastre irréparable et à l'heure qu'il est des renforts peut-être équivalents ont déjà été acheminés en Indochine.

Il est en outre encore à remarquer que, si les moyens aériens avaient été nettement supérieurs, il n'eut pas été nécessaire semble-t-il de créer de nouvelles défenses; les bombardements et notamment ceux au napalm, auraient empêché les assauts généralisés de l'ennemi. Le Général Cogne, commandant les forces du Nord-Vietnam, a fait à ce sujet une déclaration très nette, de laquelle il ressort que l'existence de la forteresse aurait ainsi pu être prolongée victorieusement. Ceci est particulièrement intéressant pour apprécier la valeur d'une forme aussi nouvelle d'une opération de guerre inédite.

Aus ausländischer Militärliteratur

Der Atomwaffen-Wetlauf

In der französischen Zeitschrift «Forces Aériennes Françaises» verglich Commandant J. Bertin in einer Studie betitelt «Le monde à l'heure atomique» das Inventar der USA, Rußlands und Englands für die Atomkriegführung. Er belegt mit Zahlen den einstweilen noch anhaltenden Vorsprung Amerikas im Bereich des Atomwaffenwetlaufes. Rußland scheint allerdings seinen Rückstand unerwartet schnell aufzuholen. Zum forschungsmäßigen Vorsprung der USA muß immerhin auch seine Überlegenheit an Produktionskapazität und nicht zuletzt seine umfassenderen Lager an fertigen Atombomben gerechnet werden. Die USA Stocks werden für den Zeitpunkt Herbst 1953 auf weit über 1000 Stück der verschiedensten Kaliber mit Sprengwirkungen von 200–120 000 TNT Normalsprengstoff geschätzt, während die US-Experten das russische Arsenal an Atombomben für die gleiche Zeit auf 100–300 Stück beziffern.

Bei der H-Bombenexplosion auf Eniwetok wurde eine Druckwirkung erreicht, die der Zündung von 3–5 Millionen Tonnen TNT Normalsprengstoff entspricht, was einer 150–250fachen Steigerung gegenüber der auf Hiroshima abgeworfenen Bombe gleichkommt. Die Ausdehnung der Todeszone für ungeschützte Lebewesen erstreckte sich hierbei auf 26 km² zufolge der Hitzestrahlung. Tödliche Verbrennungen traten bis auf 15–16 km vom Sprengpunkt ein. Zuzufolge der Druckwelle wäre eine Fläche von 350 km² total verwüstet und in einem Raume von 670 km² wären zum mindesten ernsthafte Beschädigungen angerichtet worden.

Die H-Bombe soll ein Gewicht von 40–50 Tonnen aufweisen. Sie umfaßt u. a. eine normale Atombombe als Detonator. Noch auf längere Zeit